

vre qui distribue chaque année plusieurs milliers de vêtements, objets de literie, linge, chaussures, meubles, poêles, etc.

Les distributions se font contre des bons délivrés par les Conférences de Saint-Vincent de Paul ou par la *Mie de Pain* après enquête favorable.

Nous demandons à tous nos bienfaiteurs, amis et connaissances, de vouloir bien, comme par le passé, nous réserver leurs vieux vêtements, que nous ferons prendre à domicile, et de collaborer ainsi à faire cet hiver un peu de bien aux nombreux pauvres qui nous sollicitent.

Les vêtements et chaussures pour enfants de sept à douze ans nous manquent particulièrement cette année, et nombreux sont les pauvres petits qui en auraient besoin. Envoyer par petits colis parisiens à 25 centimes, ou écrire à M. Enfert, 54, rue Bobillot, qui fera prendre à domicile.

Notre prochain numéro parlera de l'Œuvre de la Sainte-Famille et le suivant de la *Mie de pain* (section B), que la saison rendra toute d'actualité.

Nous entretiendrons ensuite successivement nos lecteurs de la *Mie de pain* (section A), de l'Œuvre du catéchisme des retardataires, des cours du soir au Patronage, des consultations médicales gratuites, du secrétariat des pauvres, des bains, du bric-à-brac de la bienfaisance, et enfin de la section de la Croix-Rouge, établie au Patronage et autorisée par M. le Ministre de la Guerre en date du 21 avril 1894.

P. E.

Décembre 1898.

La Mie de Pain.

Pendant l'hiver particulièrement rude de 1891, une douzaine d'apprentis appartenant à la petite Conférence de Saint-Vincent de Paul du Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche étaient réunis 61, avenue d'Italie, et discutaient les intérêts des pauvres vieillards assistés par eux.

Tous, en raison du froid, demandaient un supplément de secours, mais le jeune trésorier, ouvrant le livret de caisse d'épargne qui lui servait de livre de caisse, apprit à ses camarades que les ressources baissaient d'une façon désespérante et leur conseilla sagement de ne pas augmenter les charges déjà bien lourdes de la Conférence, si l'on voulait atteindre la fin de l'hiver.

Comment trouver un moyen d'augmenter le secours attribué à chacun des pauvres vieux. « Le père François meurt de faim dans sa mansarde », disait l'un. « La pauvre mère X... fait pitié », disait un autre. « Si vous voyiez les petits Chose se jeter sur le pain que je leur porte », disait un troisième ! Et monsieur un tel, et la vieille demoiselle une telle...

Quelques-uns de nos jeunes visiteurs ont pour leurs pauvres une piété filiale. Il faut avoir entendu leurs plaidoiries quand ils sollicitent en leur faveur un secours supplémentaire, avoir vu leur joie quand ils ont conquis, enlevé un bon de pain, un pot-au-feu ou un vêtement pour leur cher vieillard.

Il fait bon vivre près d'eux, apprécier, développer, entretenir les précieuses qualités que le bon Dieu leur a données en partage, et que peut-être les pernicieux

conseils, les dangereux exemples d'un mauvais camarade ou de regrettables fréquentations d'atelier suffiront parfois à détruire.

La discussion, ce soir-là, était très animée, de nombreux secours supplémentaires avaient été demandés, et le trésorier se lamentait sur le sort de son livret de caisse d'épargne sur lequel, disait-il, il n'y aurait bientôt plus rien.

« Pourquoi refuserions-nous à nos pauvres la *mie de pain* que nous donnerions volontiers aux moineaux de la rue », s'écria l'un des jeunes gens. Une salve d'applaudissements lui répondit. On résolut de mettre à sac la caisse de la Conférence, quittes à quêter ensuite. La *Mie de pain* était fondée. On décida de faire une tournée chez tous les commerçants, bouchers, boulangers, épiciers qui, pour la plupart, donnèrent quelques denrées. Le surlendemain soir, une marmite régimentaire était installée au milieu de l'unique salle du Patronage, qui ne possédait pas encore le local actuel. C'est à l'endroit précis où se trouve aujourd'hui le maître-autel de l'église Sainte-Anne que se trouvait placée la marmite. Une douzaine d'apprentis étaient occupés à confectonner la première soupe que les vieux de la Conférence avaient été invités à venir manger en famille avec leurs jeunes visiteurs. Grande était l'émotion de ces derniers, non moins grande celle de leur directeur. La tentative serait-elle du goût de leurs pauvres ? Viendraient-ils seulement manger cette soupe qu'on était si heureux de leur offrir. Ils étaient convoqués pour 8 heures et demie ; dès 8 heures tout était prêt et nos cuisiniers improvisés, fiers de leur popote, qu'ils avaient tous goûtée et trouvée délicieuse, interrogeaient anxieusement l'horizon en se demandant si leurs pauvres viendraient !

Eh oui, ils vinrent, et par centaines, si bien qu'en

peu de temps la marmite, la salle, les ressources, les bras d'enfants ne suffirent plus. Il fallait du renfort. Le Cercle du Luxembourg, qui déjà alimentait le Patronage de collaborateurs, voulut apporter sa part de dévouement à la *Mie de Pain*. Chaque soir, guidés dans les dédales de la Butte-aux-Cailles par leur aumônier, M. l'abbé Fonsagrives, les étudiants du Cercle catholique vinrent nombreux grossir l'effectif des cuisiniers et des serviteurs des pauvres.

On organisa des fêtes de bienfaisance, on fit appel à la charité publique et l'Œuvre, qui va ouvrir, comme tous les ans, son réfectoire le jour de Noël, rassasia chaque soir, depuis huit ans, du 25 décembre au 1^{er} mars, jusqu'à huit cents pauvres par soirée. Son vestiaire habille chaque année des centaines de malheureux. Son secrétariat écrit des milliers de lettres. Ses consultations médicales et ses salles de bains sont un bienfait pour le quartier, sans compter plusieurs orphelins adoptés par l'Œuvre et de nombreux vieillards secourus à domicile.

Le fonctionnement de l'Œuvre est bien assurément ce qu'il y a de plus touchant.

Chaque soir, à la sortie des classes, huit à dix écoliers viennent éplucher les légumes nécessaires à la soupe, environ deux sacs de pommes de terre et légumes divers.

Ils sont désignés à tour de rôle parmi les meilleurs enfants du Patronage, par un des leurs, le caporal d'ordinaire. De 6 heures à 7 heures arrivent les apprentis ou jeunes ouvriers, quelques étudiants. C'est à eux qu'échoit le soin de couper le pain de soupe et d'en garnir les gamelles qui ne sont trempées qu'au fur et à mesure qu'on les sert. Pendant ce temps, d'autres font cuire la soupe sous l'œil vigilant de la mère Morel, une brave femme à laquelle on fait souvent des niches, mais qui est assez indulgente pour n'avoir pas l'air de

s'en apercevoir. A 8 heures, c'est le tour des jeunes ouvriers qui travaillent tard ou au loin et des étudiants de participer à la corvée. Ces derniers mettent le tablier blanc et le bécot pour tremper la soupe et servir les pauvres qui, formés sur quatre rangs dans la rue, en file interminable, entrent par fournées de cent cinquante environ et prennent place à des tables d'une propreté irréprochable où la soupe leur est servie en un clin d'œil par une légion de jeunes marmitons pleins de déférence et d'égards. La salle se vide et se remplit tant qu'il y a des pauvres à la porte. Il suffit d'avoir faim pour avoir droit. A chaque fournée on dit un *Pater* pour les parents, les amis, les bienfaiteurs. Toujours cette prière est faite avec le plus grand respect. Enfin tous les pauvres sont servis. Il est quelquefois minuit. On se met à laver la vaisselle, les tables, les salles. Tout enfin est remis en état et l'on va se coucher, heureux de rêver qu'on a fait un peu de bien.

P. E.

Janvier 1899.

La Mie de Pain.

Comme nous l'annoncions dans notre dernier numéro, notre réfectoire de la *Mie de Pain* s'est ouvert le jour de Noël, et reçoit, chaque jour, de 700 à 900 pauvres. Apprentis et étudiants rivalisent de zèle pour assurer le service parfois assez laborieux, les uns coupant le pain, les autres le mettant dans les gamelles, d'autres tremplant, d'autres servant, d'autres essuyant les tables au fur et à mesure que la salle se vide et se remplit, d'autres enfin lavant la vaisselle quand tout est fini. Cette dernière corvée n'est pas la moins dure, c'est celle qui réclame le plus modeste dévouement, et, tout aussi

bien que les autres, elle n'en a jamais manqué jusqu'à présent.

Le secrétariat, ouvert le mercredi et le jeudi pendant la soupe, a déjà procuré de nombreux papiers à nos pauvres pensionnaires et expédié, chaque soir, de nombreuses lettres pour eux.

Outre les bons de couchage distribués chaque soir, nous avons pu loger une famille de sept personnes qui, depuis huit jours, n'avait pas couché, non seulement dans un lit, mais encore dans un abri; le père et la mère, portant sur leur dos leurs plus petits enfants, erraient dans les rues, sous la neige, toujours courant, sans oser s'arrêter de crainte de mourir de froid. Aussi, c'est épuisés de fatigue, faisant pitié à voir, que nous les avons recueillis, un soir, à peine vêtus même. Nous les avons pendant plusieurs nuits logés au Patronage, aucun propriétaire ne consentant à nous louer une chambre pour eux, tant était grand leur dénuement. Enfin, ayant pu leur trouver une chambre modeste, archimodeste, nous y avons mis la literie indispensable, et les y avons abrités en attendant que le père trouve du travail, et si, comme nous espérons, nous parvenons à placer deux ou trois des plus jeunes enfants, la misère sera moins grande et les pauvres gens parviendront en tout cas plus facilement à la vaincre.

Notre Œuvre de la *Mie de Pain* est divisée en deux sections : la principale, section B, qui a charge de la soupe et des principaux secours, est administrée par le Conseil du Patronage, présidé par M. A. Nolleva; la section A a pour administrateurs les enfants mêmes, et les jeunes gens du Patronage, ceux qui font partie des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Leur mission consiste à réunir entre eux, au moyen de quêtes et de souscriptions, les ressources nécessaires pour le paye-